

Séance du 12 mai 2014

Frédéric Ozanam et l'Italie

par Gérard CHOLVY

MOTS-CLÉS

Ozanam (Frédéric), 1813-1853 - Milan - Sicile - Dante (Durante degli Alighieri, dit Dante), 1265-1321 - Manzoni (Alessandro), 1785-1873 - Grégoire XVI, 1765-1846 - Pie IX, 1792-1878.

RÉSUMÉ

Ce “jeune Lyonnais remarquablement doué” est né à Milan en 1813. Il fait de nombreux séjours en Italie et une grande part de ses recherches est consacrée à Dante. En famille les souvenirs de l'Italie affleurent sans cesse. Voyage de noces en Sicile. Rencontre avec deux papes Grégoire XVI et Pie IX ; avec Manzoni le célèbre auteur des *Fiancés. Les Poètes franciscains* (1852) ou le plus populaire des ouvrages d'Ozanam.

Ce “jeune Lyonnais merveilleusement doué”, comme se souvenait son professeur de philosophie au Collège Royal (... Lycée Ampère), est entré dans l'histoire comme le principal fondateur de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, en 1833-1835. C'est bien à ce titre qu'il a été béatifié lors des Journées mondiales de la jeunesse, à Paris, en 1997. Donc, Lyon et Paris, où cet universitaire devenu, a enseigné les littératures étrangères à la Sorbonne, semblent bien être les jalons essentiels de cette courte existence, quarante années à peine (1813-1853).

Ce serait pourtant une bien grave omission que d'oublier cet “enfant de l'Italie par la naissance [...] vous savez si je l'aime”⁽¹⁾. Né à Milan, en 1813, il doit beaucoup, sinon à la naissance, du moins, et d'abord, à un héritage transmis par les siens.

I – L'héritage et le premier retour

De retour d'Italie à la Toussaint 1816, Frédéric, alors âgé de 3 ans et demi, crée la surprise lors d'une rencontre amicale et familiale, à Lyon : on l'entend s'exprimer en italien.

Cet héritage il le doit aux siens et principalement à son père, le docteur Jean-Antoine Ozanam (1773-1837). Originaire de la Bresse, enfant d'un couple aisé, il a fait d'excellentes études classiques : Frédéric se souviendra qu'il connaissait le grec et le latin mieux que “nous autres”... universitaires. Le latin, c'est le barrage : le ministre de Louis-Philippe, Guizot a pu écrire que “sans latin on n'est qu'un parvenu

en fait d'intelligence". Se souvient-on qu'au baccalauréat, la seule épreuve écrite fut longtemps la version latine et que dans les premières années du XX^e siècle, la thèse secondaire de philosophie devait être écrite dans cette langue. Mais, survient la Révolution et Jean-Antoine, qui a 20 ans en 1793, devient un "soldat de l'An II". Ce joyeux luron va passer six années sous les armes, pour l'essentiel en Italie. Avec Bonaparte il est à Arcole et à Rivoli. Lieutenant, en 1796, à Milan où la ville est mise au pillage, il sabre des moines augustins qui criaient "A morte i Francesi !". Libéré de l'armée, notre militaire se marie à Lyon, en 1800. Mais, dès 1808 et pour huit années, le voici de nouveau en Italie. J'ai noté, qu'à Naples, en 1808, il trouve un peuple "fanatique à l'excès" et que les nombreux moines qu'il croise sont aussi "ignorants que fanatiques [...] rien de plus grossier que cette engeance". La famille s'installe à Milan, alors la capitale du Royaume d'Italie dont le Vice-roi est le Prince Eugène de Beauharnais. Les fonctionnaires français sont nombreux. Homme de ressource, Jean-Antoine Ozanam donne des leçons et ouvre une école bientôt bien fréquentée. Vie de labeur, naissance de nombreux enfants (ils seront 14 au total mais 4 survivants seulement) et aide d'une fidèle servante Marie Cruiziat : cette Bressanne, de retour à Lyon, n'oubliait pas de dire, à propos de Frédéric "Nous l'avons fait à Milan" (2). Mais Jean-Antoine Ozanam suit les conseils d'un demi-frère de son épouse, le chirurgien Marc-Antoine Petit, et va étudier la médecine à Pavie. En une année à peine, ce courageux autodidacte obtient le diplôme de docteur, *cum laude* (1810) et commence, à 37 ans, une carrière médicale continuée ensuite à Lyon. Pétri de culture humaniste ce médecin ne répugne pas au plaisir de l'écriture (travaux historiques en particulier) et n'ignore pas les débats de son temps. À la suite de Lamennais il est un partisan résolu de la séparation entre l'Église et l'État.

Durant l'enfance et la jeunesse lyonnaise de Frédéric nul doute que les conversations en famille ne viennent rappeler les souvenirs d'Italie. En 1843 une branche de la famille ira vivre à Florence. N'oublions pas non plus que deux des enfants survivants, Alphonse, le frère aîné (né en 1804) et Élisabeth parlent la langue de Dante et sont proches de Frédéric.

On n'est donc pas surpris que le seul voyage que le docteur Ozanam ait offert aux siens, en 1833 – Frédéric a 20 ans et la licence en droit – ait eu pour destination l'Italie. Sans doute la péninsule est-elle alors la destination principale des voyageurs français : 22 %, devant le Royaume Uni 19 %, l'Allemagne 15 %, la Suisse 13,5 % et l'Espagne 10 % (3).

Notre étudiant avait suivi, l'année précédente, les cours de Claude Fauriel, en Sorbonne : il y expliquait plusieurs chants de l'*Enfer*. Dès qu'il met les pieds sur le sol italien, le Mont Cenis passé, Frédéric est tout heureux d'apercevoir une inscription en italien : "C'était la première fois que je voyais la langue du Dante et de l'Arioste écrite sur ma terre natale [...]. Un sentiment de joie remplit mon cœur" (4). Turin, Milan, avec la visite de la maison natale et de l'église du baptême, Plaisance, Parme, Modène, Bologne et Rimini puis Lorette d'où il ramènera dix pages d'un "Pèlerinage" publié dans le *Conseiller des familles*. À Rome, cette ville "où tout s'écrit encore en latin", les voyageurs ont été présentés au pape Grégoire XVI : il faut retenir chez Ozanam cette dimension non gallicane du catholicisme qui vient de Lamennais. Au retour, deux semaines sont consacrées à Florence, où le souvenir de Dante, un "culte expiatoire" est conservé : Giotto a représenté le poète, le front couronné, sous l'un "des portiques de l'église métropolitaine, et presque entre les saints patrons de la cité" (5).

II – Dante

De retour à Paris, Ozanam poursuit la lecture de Dante qui fera l'objet de sa thèse de doctorat ès-lettres. Fauriel l'avait précédé, publiant, en 1834 une *Biographie de Dante*. Mais elle se limitait à l'histoire politique, le conflit entre les Gibelins (les *Blancs*) parti de l'Empereur, auquel Dante est affilié, et les Guelfes (les *Noirs*) que le poète va, volontiers, placer en Enfer. Restait à explorer le côté philosophique, le "travail intérieur" d'où naquit *La Divine Comédie*, avec ce sens allégorique qui est l'histoire d'une conversion, celle de Dante lui-même.

Pour Ozanam, la philosophie du poète conduit à la foi. C'est Virgile qui symbolise la philosophie. Béatrix envoie Virgile à Dante, et celui-ci ramène à Béatrix, symbole de la théologie. Les connaissances sont toutes classées sous les notions du bien et du mal. Le mal d'abord (l'*Enfer*), puis le mal en lutte avec le bien (le *Purgatoire*) ; enfin le bien lui-même (le *Paradis*). La lutte s'achève par la purification du mal et le triomphe du bien. Le poète est conduit par degré à la contemplation suprême. Pour Ozanam, Dante concilie platonisme et aristotélisme, mysticisme et rationalisme, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin. Le poète admire la grande tradition civilisatrice de l'Antiquité tout en annonçant des temps nouveaux.

Cet *Essai sur la philosophie de Dante* est présenté comme thèse de doctorat et publié, la même année 1839 sous le titre *Dante et la philosophie catholique au XIII^e siècle*.

Mais qu'en est-il de l'orthodoxie du poète ? Les adversaires de l'Église la contestaient. Dans l'édition de 1845, Ozanam entreprend donc de la défendre. Que penser alors des invectives contre la cour romaine ? L'auteur de la *Divine Comédie* a été le contemporain de quatorze papes. Il en a loué deux, passé sous silence plusieurs, et placé en *Enfer* cinq autres dont Célestin V, Boniface VIII et Clément V, soit des papes inclinant vers les Français et les Angevins ; donc des papes que l'Italie n'aime pas. Dans son commentaire du Chant XVIII, Ozanam cite en note ce fragment d'une lettre que saint Bernard a adressée au pape Eugène III : "Puissai-je, avant que de mourir, voir l'Église comme en ses premiers jours, quand les apôtres étendaient leurs filets, non pour prendre de l'or et de l'argent, mais pour prendre des âmes ! Que je souhaite que vous disiez comme celui dont vous remplissez la chaire : *Ton argent périt avec toi*"⁽⁶⁾. Sans doute Dante juge-t-il avec une extrême liberté la corruption, la simonie, la richesse excessive, l'immixtion trop fréquente dans les affaires politiques, autant de déviations propres à l'Église de son temps. Il va même jusqu'à répudier le principe du pouvoir temporel. Mais, note Ozanam, la nécessité de celui-ci, pour utile qu'il ait pu être, n'a jamais été un dogme. Frédéric Ozanam est mort avant que la défense de ce pouvoir, sous Pie IX, ne mobilise une large fraction des catholiques français, voire au-delà, comme le protestant Guizot. Et ce n'est qu'en 1929, avec les accords du Latran, que la question fut réglée. Pour Ozanam, la doctrine de Dante est en conformité avec la théologie scolastique : au demeurant "jamais les catholiques ne furent tenus de croire à l'impeccabilité de leurs pasteurs". Les vices de certains d'entre eux, ni saint Bernard ni saint Thomas de Cantorbéry, ne les ont dissimulés et, dernier argument !, la *Divine Comédie* n'a jamais été mise à l'Index. L'ambition de Dante était juste, mais, aimant passionnément Florence et l'Italie, il a pu méconnaître le rôle de certains papes. De fait, pour l'historien

contemporain, Pascal Montaubin, le poète est l'un des auteurs de la "légende noire tissée par les Italiens à propos de la papauté d'Avignon, celle-ci ne connut jamais, dans le vrai, de jours plus tranquilles" (7).

Dans l'article "Dante" de l'*Encyclopedia dantesca* (Rome, 1984), Remó Ceserani loue Ozanam pour avoir libéré les romantiques français d'un Dante naïf, en leur révélant "un homme de culture et de science [...]. Le plus grand mérite du livre fut d'affirmer clairement que pour comprendre vraiment la *Comedia*, il était nécessaire de connaître le Moyen Âge".

Dès 1844, la première réédition de la thèse d'Ozanam fut traduite en allemand, et publiée à Munster. Nous intéresse particulièrement le commentaire qui en est fait dans l'*Allgemeine literatur Zeitung* de Halle : un ouvrage qui appartient au petit nombre de livres qui fournissent la preuve qu'en France [...] il y a des hommes qui d'un esprit sérieux et honnête poursuivent des études approfondies [...] tout à fait à l'opposé de la manière ordinaire des Français". Nul n'ignore, qu'alors, l'Allemagne était le haut lieu de l'érudition, ni combien les conséquences de la crise révolutionnaire avaient compromis celle-ci (suppression des ordres savants, dispersion des bibliothèques) en France.

Les commentaires ultérieurs vont dans le même sens : en 1913 (*Livre du Centenaire*), sous la plume d'Édouard Jordan, en 1998 "Ozanam lecteur de Dante" par Isabelle Chaireire (8). La thèse se situe en continuité avec la thèse latine, soit 40 pages, un catalogue des descentes aux enfers dans la littérature antique.

En 2008, à Naples, un jeune chercheur, Marco Viscardi a soutenu une thèse de doctorat sur *Le lezioni sulla Comedia di Antoine Frederic Ozanam. Studio ed edizione degli inediti*. Il étudie *L'Enfer* et *le Paradis* et, remplaçant Dante dans le contexte culturel de l'époque, il rend compte de l'importance donnée à l'allégorie "véritable clef pour comprendre la lettre du poème" (9).

Ozanam a entendu réhabiliter la philosophie du Moyen Âge : "voici une philosophie qui s'exprime dans la langue la plus mélodieuse de l'Europe, dans un idiome vulgaire [le toscan] que les femmes et les enfants comprennent. Les leçons sont des chants que les princes se font réciter [...] et que répètent les artisans pour se délasser de leurs travaux", une philosophie "familiale, laïque et tout à fait populaire" (10). On y reconnaît sans peine l'admirateur du *Génie du christianisme*, ce Chateaubriand que l'étudiant Ozanam arrivant à Paris n'avait qu'un désir, le rencontrer au plus tôt.

III – Fouler à nouveau le sol de l'Italie

Ce fut d'abord à l'automne 1841 pour le voyage de noces. Une véritable aventure, la destination étant la Sicile. Deux anecdotes plaisantes 1) pour la première fois les jeunes époux découvrent le chemin de fer, la ligne Naples-Portici ayant été ouverte en 1835, ceci à des fins militaires ; 2) ils ont mangé du *couscouso*, ce qui rappelle la présence musulmane en Sicile. Mais Naples, c'est l'occasion de se rendre au tombeau de Virgile où la prière est associée à la récitation de quelques vers du poète. C'est avec beaucoup d'imprudences que la Sicile est traversée sur une litière, mais après le lever du soleil. Ce sont les mœurs de l'Antiquité grecque et romaine qu'Ozanam est venu rechercher sans oublier les catacombes de Syracuse et les vestiges de l'Église d'Orient. Des habitants de l'Italie, à la différence de nombre de visiteurs venant de France, les Ozanam ont une approche le plus souvent très

positive, y compris sur le plan religieux. Et dans les monastères, Frédéric, à la différence de feu son père, découvre des “hommes éminents”, capucins, bénédictins, franciscains⁽¹¹⁾. Voir Rome est essentiel “pour l’intelligence du christianisme”. L’audience accordée par le pape Grégoire XVI semble davantage liée à la Société de Saint-Vincent-de-Paul qu’à la thèse sur Dante, bien qu’une édition italienne ait été publiée en 1839, et quatre autres dans l’année 1841.

Le troisième séjour en Italie concerne la mission de 1846-1847, pour six mois. Il s’agissait de recueillir des documents relatifs à l’histoire des écoles et de l’enseignement du VII^e au X^e siècle ; une mission à replacer dans le cadre de la politique du développement de l’histoire impulsée par Guizot. Mais, sur ces entrefaites, un nouveau pape, Pie IX, fut élu le 17 juin 1847. Ses débuts suscitèrent de grandes espérances parmi les libéraux en Italie, en France et au-delà. Le périple familial est ponctué de nombreuses haltes. À Florence, Ozanam achète “une quarantaine de volumes”. À Rome, il fréquente les bibliothèques mais “elles chôment beaucoup de saints, fêtes d’apôtres, de docteurs de l’Église, fêtes... et ne sont jamais ouvertes plus de trois heures par jour”. Mais pour Ozanam les pierres parlent et les rencontres font jaillir des étincelles. Une correspondance avec des érudits est amorcée ou poursuivie. À Milan, Ozanam rencontre Manzoni, le célèbre romancier (*Les fiancés*). Dans les publications qui vont suivre le professeur de la Sorbonne souligne “les services que l’ordre des Frères Mineurs a rendu à la langue italienne”, une prédication faite dans l’idiome des pauvres. Le plus populaire des ouvrages d’Ozanam, *Les Poètes franciscains* va paraître en 1852. Ou comment saint François, adapte à ses idées mystiques certains traits du langage des troubadours. En appendice du livre, Amélie Ozanam avait proposé une traduction des *Fioretti* qui contribua grandement à la redécouverte en France de saint François et de son message, avant les travaux de Renan et de Paul Sabatier.

De son temps les mérites d’Ozanam ont été reconnus, il fut élu membre de plusieurs académies. Au XX^e siècle, les spécialistes ont formulé quelques réserves, ainsi faire un titre de gloire à saint François de choses qui se sont faites à propos de lui : des trois poèmes qu’il attribue au saint, un seul est authentique, le *Cantique du Soleil*.

Lors de cette mission les Ozanam avaient vu la maison de sainte Catherine à Sienne, le tombeau de saint Dominique à Bologne, celui de saint Antoine à Padoue. Mais de tant de sanctuaires “aucun ne nous a plus touché qu’Assise où la mémoire de saint François et de sainte Claire est si pieusement conservée”⁽¹²⁾.

Ozanam est l’observateur attentif des débuts du pontificat de Pie IX. Il en attend “de sages réformes” qui éviteraient les spectacles d’une révolution. “Je vous laisse à penser avec quel intérêt nous suivons de loin les affaires d’Italie. Ici l’admiration pour le souverain pontife est universelle”⁽¹³⁾. Une affirmation contestable, une partie des catholiques s’inquiétaient au contraire de ce Pie IX “libéral”.

Lors du “printemps des peuples”, en 1848, le professeur de la Sorbonne s’engage résolument et dans *L’Ère Nouvelle* – “l’*Erreur Nouvelle* dira Louis Veuillot – il consacre la majorité de ses articles aux affaires d’Italie. Il lisait plusieurs journaux italiens et il avait un bon réseau de correspondants dans la péninsule. Initialement, les articles d’Ozanam ont correspondu au désir du pape, lequel avait fait reproduire l’article *Dangers de l’Italie*. Enthousiasme et optimisme demeurent durant les premiers mois. Ne voilà-t-il pas, qu’à Tunis, des musulmans acclament Pie IX et

réclament au Bey, leur souverain, des réformes analogues⁽¹⁴⁾. Mais il fallut bientôt modérer cet enthousiasme, Pie IX, le 29 avril, affirma ne pouvoir déclarer la guerre l'Autriche. À Rome des manifestations hostiles se produisirent.

En Ozanam il y a beaucoup du patriote italien. Ce bon connaisseur du Moyen-Age se situe du côté des Guelfes qui, en 1259, à l'appel du pape Alexandre IV, sont partis au combat contre les Gibelins, le parti de l'Empereur germanique, et ce au chant du *Vexilla regis*. Mais à Rome, il y avait un parti des austrophiles, derrière le cardinal Antonelli, et, à l'inverse, des chefs radicaux cherchant à entraîner la rue. On sait la suite... le 24 novembre Pie IX cherche refuge à Gaète dans les États du roi de Naples : "Ce pauvre Fred se fait un mal affreux de tout cela" écrit Amélie à sa mère le 28 novembre. Ozanam, resté muet, eut bien du mal à admettre la fin des espoirs qu'il avait mis dans la solution de la question romaine.

Sur ce point comme sur l'évolution politique en France, il fait partie des vaincus de l'histoire.

IV – Le dernier séjour

Il va encore fouler le sol de l'Italie, mais cette fois, pour des raisons de santé, à partir du mois de janvier 1853. De juillet 1852 à septembre 1853, en moins de 14 mois, les Ozanam – ils ont avec eux la petite Marie – vont changer 25 fois de domicile ! Les cures n'ayant rien donné dans les Pyrénées, les médecins conseillèrent l'Italie, péniblement gagnée par étapes. Le 10 janvier, c'est l'arrivée à Pise où Charles Ozanam, le médecin et jeune frère de Frédéric, a donné les noms des meilleurs médecins. Contrairement aux prévisions, l'hiver ne fut en rien favorable : "Depuis bientôt trente jours, nous vivons dans un déluge [...]. L'Arno roule des eaux furieuses" (10 mars)⁽¹⁵⁾. Frédéric serait atteint "d'une néphrite albuminoïde [...]" ce qu'il y a de mieux à faire est de revenir à Paris le plutôt possible⁽¹⁶⁾. L'œdème gagnait les hanches et les reins. Le 1^{er} mai eut lieu l'installation à Livourne, faubourg San Jacopo, en bordure de la mer. Il y avait un jardin et l'église était à deux minutes. Le médecin, le docteur Pratto, était un confrère de Saint-Vincent-de-Paul. Il venait tous les deux jours. Deux jeunes confrères, les frères Bevilacqua étaient assidus dans leur visite. Fin juillet, après des périodes de rémission, l'aggravation est telle qu'Amélie presse Charles "de venir tout de suite". Le bon frère arrive le 8 août. Le 15, "grâce à une canne et à un bras", Frédéric peut aller à l'église. Le 21 arrive le frère aîné, l'abbé Alphonse Ozanam. Le 31 août eut lieu le départ pour Marseille.

Sait-on qu'auparavant, durant le séjour à Florence, Ozanam s'était enthousiasmé devant les fresques de Giotto, redécouvertes. Elles concernaient l'histoire de saint François "J'ai pu m'introduire en fraude [dans l'église Santa Croce], grimper sur les échafauds, et m'assurer que le peintre restaurateur avait vraiment peu de chose à faire pour rendre la vie à l'œuvre du vieux maître"⁽¹⁷⁾. Revenir aux artistes du Quattrocento, à Fra Angelico ou Giotto c'est alors l'aspiration de ces peintres "Nazaréens", tel Overbeck à qui Ozanam avait rendu visite à Rome en 1847, mais aussi de plusieurs artistes lyonnais dont son ami Louis Janmot⁽¹⁸⁾. Pour autant, la pondération naturelle de notre professeur ne l'a pas conduit à jeter l'anathème sur Raphaël. Ce romantique sans outrance est sensible à la couleur locale, au pittoresque des costumes comme des coutumes. Ainsi à Livourne, comme peu avant à Londres, il a constaté à regret une uniformisation en marche : "En général le plaisir des

voyages c'est de se dépayser [...]. Sous ce rapport l'Italie se gâte bien [...]. Les costumes, les maisons, les ameublements subissent la loi parisienne [...] heureusement il reste encore quelques Livournaises qui ont le bon esprit de garder le voile blanc et de respectables capucins à la longue barbe et aux pieds nus"⁽¹⁹⁾. La dernière lettre conservée de lui a été écrite, le 23 août, au graveur Antonio Perfetti qui lui avait envoyé un livre d'art sur le couvent de saint Marc⁽²⁰⁾.

Comme il l'avait écrit à son frère Charles, en 1850 : "Quand on veut faire le tour du monde il ne faut pas commencer par l'Italie : le souvenir de son soleil fait pâlir tout ce qu'on voit ensuite"⁽²¹⁾. De Rome "les souvenirs qu'on en rapporte peuplent l'imagination pour le reste de la vie"⁽²²⁾.

NOTES

- (1) 21 février 1840 à Jean-Jacques Ampère, *Lettres*, n° 225. Renvois bibliographiques à nos deux études, *Frédéric Ozanam. L'engagement d'un intellectuel catholique au XIX^e siècle*, Fayard 2003, et *Frédéric Ozanam*, Artège Éditions, Perpignan, 2012, version grand public.
- (2) On dispose maintenant d'une précieuse biographie due à Charles Ozanam, avec la collaboration de Magdeleine Houssay, *Marie Cruiziat 1770-1857*, Les Essarts-le-Roi, 2012.
- (3) Paul Gerbod, "Le tourisme français en Europe au XIX^e siècle", *Études et mémoires*, Aix-en-Provence, 1993.
- (4) Carnet de voyage en Italie (1833).
- (5) Ce qu'il va écrire dans son *Essai sur la philosophie de Dante* publié en 1838.
- (6) Cette lettre Ozanam l'a tirée de *L'Histoire ecclésiastique* de l'abbé Claude Fleury.
- (7) Histoire Générale du christianisme, t1, p. 953, PUF, 2010.
- (8) Colloque de la Faculté de Théologie de l'Université catholique de Lyon, Actes, s.d. de Isabelle Chaire, Bayard, 2001.
- (9) À G. Cholvy, 28 janvier 2009.
- (10) Citée par M. Brejon de Lavergnée, "Ozanam et Assise. Genèse d'un regard romantique sur le Moyen Âge", *Études franciscaines*, 2008, fasc. 1-2, p. 92.
- (11) Des détails plus nombreux dans notre *Frédéric Ozanam*, Artège-Éditions, Perpignan, 2012, p.139sq.
- (12) À François Lallier, 20 mai 1847, *Lettres* n° 737. Cf. Matthieu Brejon de Lavergnée, "Ozanam et Assise. Genèse d'un regard romantique sur le Moyen Âge", *Études franciscaines*, I-2008, p. 89-111.
- (13) À son oncle Haradener, Paris, 20 septembre 1847, *Lettres* n° 754.
- (14) "Fête de Pie IX à Tunis", *L'Ère Nouvelle*, 30 avril 1848.
- (15) À Charles Ozanam, *Lettres* n° 1248.
- (16) Charles à madame Soulacroix, mère d'Amélie, 16 mars.
- (17) À J.-Jacques Ampère, 29 mars 1853, *Lettres* n° 1267.
- (18) Michel Caffort, *Les Nazaréens français*, PU Rennes, 2009.
- (19) À Henri Pessonneaux, 7 mai 1853, *Lettres* n° 1288.
- (20) *Lettres* n° 1335.
- (21) 10 septembre 1850, *Lettres* n° 1024.
- (22) À Charles Soulacroix, 7 août 1851, *Lettres* n° 1095.